

24 heures dans la vie d'un punk



«Le Figaro» raconte les mouvements de mode à travers un personnage de fiction. Aujourd'hui, Daniel, qui traîne ses tee-shirts déchirés et son ennui sur l'asphalte des Halles, où il s'enivre de rock électrique et de textes grinçants.

L'ÉTÉ DU FIGARO
Série 4/6

Par **Pauline Castellani**

40 ANS APRÈS...

Les fameuses boots 8 œillets 1460 de Dr. Martens, revisitées par l'artiste américain Gary Baseman. DR. MARTENS



Pour l'automne-hiver 2016-2017, Dior Homme s'inspire de l'allure punk des années 1970. ZEPPELIN



Sur ce tee-shirt en série limitée de Paul Smith, une photographie de Derek Ridgers tirée de son livre *Punk London 1977*. DR

À consulter

- «Nos années punk 1972-1978», de Christian Eudeline (Éditions Denoël)
- «Tranches de vie», de Gérard Lauzier (Éditions Dargaud)
- «Un jeune homme chic», d'Alain Pacadis (Éditions Denoël)
- «L'Aventure punk», de Patrick Eudeline (Éditions Grasset)

Remerciements

Solveig Serre et Luc Robène, responsables du programme de recherche «Punk is not dead. Une histoire de la scène punk en France 1976-2016»

RETROUVEZ-DEMAIN : 24 heures dans la vie d'un yuppie



En haut : un badge «1977». De gauche à droite et de haut en bas : les Stinky Toys en concert au Palais des Glaces (1977); Andy Warhol et Edwige en couverture de *Façade* (1976); Sally, pochette du 45 tours des Gazoline (1977); bouteille de bière Valstar; chantier du trou des Halles (1977).

CLAUDE GASSIAN/FACÈA DE MAGAZINE/ALAN BENOIST, DR. RUE DES ARCHIVES/AGP

Daniel a du mal à se lever malgré le réveil Jaz qui lui vrille la tête depuis dix minutes. 7h30. Sur la moquette beige de sa chambre, les vestiges de la soirée : une guitare, un ampli orange - un FBT -, la basse d'Alain, les barils de Skip sur lesquels s'entraîne Manu et le magnétophone à cassette qui a enregistré leurs accords une bonne partie de la nuit. Il y a aussi quelques bouteilles de bière vides. De la Valstar, qu'ils surnomment en rigolant «la bière des stars». À 1 franc le litre, ils en ont bu quelques-unes. Dans un coin traînent aussi les derniers numéros de *Métal hurlant*. Il attrape, dans le tas d'affaires empilées en vrac, ses tennis blanches (un peu grises maintenant), son jean noir et une chemise militaire qu'il a dénichée au surplus de l'armée. Le mois dernier, Manu est venu en cours avec un tee-shirt sur lequel il avait bombé une croix gammée rouge, il s'est fait virer. Lui, accroche à son pantalon la chaîne des WC qu'il a récupérée dans les toilettes des chambres de bonne du dernier étage. Il aime bien le son de cette guirlande de ferraille qui se balance. Surtout quand la voisine du premier le traite de «vaurien».

À peine le temps d'avalier son bol de café soluble, qu'il doit filer au lycée Charlemagne, dans le quartier Saint-Paul à Paris, comme sa sœur avant lui. Elle a connu les frères Boulanger qui jouent maintenant dans le groupe Métal Urbain, et Jacno et sa bande. Depuis qu'ils ont été, un peu par hasard, invités par le manager des Sex Pistols, Malcolm McLaren, à jouer au festival punk-rock du 100 Club de Londres l'an dernier, Jacno et ses Stinky Toys sont de toutes les fêtes. Il paraît qu'après ce concert, Elli Medeiros, la chanteuse, a même fait la couverture de *Melody Maker*. Il adore leur son saturé, leurs riffs cinglants et élastiques, leurs textes hurlés dans le micro. Bien mieux que ce qu'écourent les crétins de sa classe, encore bloqués sur Led Zeppelin, Frank Zappa, Genesis ou, pire, les Beatles.

Pendant le cours de maths, au fond de la classe, il griffonne quelques phrases sur sa copie : «Ne me bésine pas avec ta tête de magazine, ton air libéré, ta gueule éclatée, ça me déprime». Comme tous les jours, il a envie de hurler son ennui et ses angoisses. Un cri qui a de plus en plus de mal à rester intérieurisé. Heureusement, il y a le rock. Il se souvient de quelques phrases qu'il a lues dans *L'Aventure punk*, de Patrick Eudeline, celui qui chante avec Asphalt Jungle : «On a des angoisses pas possibles. On est devant l'ennui comme devant un mur à abattre. On est planté dans la ville qui ne nous offre rien puisque nous n'avons pas d'argent. On est vidé de tout et partout : l'armée, la religion, la civilisation des loisirs, c'est fini. Il n'y a plus rien. On vit de façon absurde et mythique. La révolution ne se fera que par le rock. On est prêt à tout.» Sous Giscard, les utopies de Mai 68 ont du plomb dans l'aile.

De toute façon, cet après-midi, il sèche les cours. Il s'arrête d'abord boire une Jupiler au Rialto et en profite pour faire une partie de flipper avec Mamu. La radio enchaîne la soupe du moment entre *Alexandrie, Alexandrie* de Claude François et la disco bidon de Boney M. Il remonte la rue de Rivoli vers le trou des Halles. Depuis que le marché de gros alimentaire a déménagé à Rungis et que les premiers pavillons Baltard ont été démolis en 1971, le quartier est en friche. C'est un immense terrain vague, crayeux et poussiéreux, délimité par des palissades en bois. Pas encore bétonné. Même si le gouffre béant s'est peu à peu rempli de grues rouges, de bulldozers et d'une dizaine de tourelles qui cachent les aérations, les ascenseurs et les escaliers de secours du métro. Sous terre, la plus grande gare souterraine du monde, Châtelet-Les Halles tout juste inaugurée. En surface, on ne sait toujours pas ce qui va sortir de ce paysage urbain et métallique, morne et déprimé. Aux alentours, tout est gris. Excepté la structure et les tuyaux peints des couleurs primaires du Centre Pompidou, installé il y a quelques mois à la place de l'ancien îlot insalubre n°1. Mais dans ce quartier en jachère, les loyers moins chers ont attiré disquaires, friperies et toutes sortes de magasins où Daniel aime fouiner.

«Des résilles trouées, des minis en Skai qui crissent quand elles dansent, des tee-shirts aux couleurs sauvages sur lesquels elles ont écrit "la mode pue"»

Rue des Halles, il s'arrête chez Harry Cover, la boutique de Michel Esteban. Le fondateur de *Rock News* qui suit la scène américaine, de Patti Smith à Richard Hell et les Ramones, y vend des 45 tours et des 33 tours, quelques tee-shirts aussi. Mais pour ce qu'il en fait, Daniel préfère s'habiller aux Pucés de Clignancourt. Ou acheter des paquets de fringues à 5 francs chez Emmaüs et à l'Armée du Salut. Ses tee-shirts, il les déchire avant d'y piquer les épingles à nourrice de sa mère (d'autres se les plantent dans les joues). Les pantalons, il les aime trop courts et portés à l'envers. Les vestes et blousons, il y bombe parfois des mots en quatre lettres «Rock», «Hair», «Vomi», «Sexe». Mais rarement «Love». Bref, il récupère, lacère, rapièce, raccommode, peinturlure, fabrique lui-même sa panoplie en noir et blanc. C'est souvent n'importe quoi mais il s'en fiche, il les jette après les avoir portés. Il n'a qu'une envie : se faire remarquer et terroriser le bourgeois qu'il croise dans la rue.

Un peu plus loin, rue des Lombards, il retrouve Alain et Vincent. Ils zonent à l'Open Market et cherchent, dans les bacs, parmi les imports des Clash et de Damned dénichés par Marc Zermati, celui qui a organisé le festival punk rock de Mont-de-Marsan, l'été

dernier. Tout son argent de poche, Daniel le dépense en musique, tendance accords poisseux et sons tranchants. Ses derniers achats : du rock français essentiellement. La plupart des groupes, il les a croisés un jour ou l'autre dans ce petit périmètre des Halles. Il est même copain avec certains d'entre eux, partage bières et pizzas, leur nourriture quotidienne, dans les cafés du quartier, le Conway's et le Front Page. Tout l'après-midi, ils sont une petite dizaine à traîner là en parlant musique. Heureusement, pas de Rockabilly en vue. Avant-hier, ils se sont fait courser par une collection de bananes qui cherchait la baston.

Ce soir, Daniel a envie d'essayer l'ancienne salle Valencia, devenue récemment la Boule Noire. Un peu sordide et pas vraiment insonorisée d'après ce qu'on lui a dit, mais beaucoup y jouent. Il y a aussi le Rose Bonbon qui vient d'ouvrir dans les sous-sols de l'Olympia... Finalement, ils échouent au Gibus, comme presque tous les soirs. Déjà dans un état second qui s'accorde bien avec les riffs convulsifs de ces morceaux de deux minutes pas plus, ce rock simple et concentré. L'exact opposé des babas cool, de leur herbe et de leurs mélodies planantes.

Dans cette ambiance énermée, il croise une faune hétéroclite. Toujours les mêmes : de jeunes bourgeois comme lui et de vrais zonards un peu malsains avec des croix de Malte autour du cou. Les filles cherchent à s'enlaidir. Pas très sexy et complètement désinhibées, cheveux peroxydés, turquoise ou orange, beaucoup de noir autour des yeux, une bouche bien rouge, des résilles trouées, des minis en Skai qui crissent quand elles dansent, des tee-shirts aux couleurs sauvages sur lesquels elles ont écrit «la mode pue». Il discerne dans la fumée de cigarettes des combinaisons de la RAF, des colliers de chien, beaucoup de lunettes de soleil à monture en plastique blanche... Là une veste au revers strié. Ici une chemise bardée de zips ouverts et fermés. Un peu plus loin, un type avec des méduses transparentes et des chaussettes rose fluo. C'est le correspondant anglais d'Alain. Il a toujours plein de badges au revers de sa veste et s'approvisionne sur King's Road dans la boutique de McLaren et Vivienne Westwood.

Le public bigarré trépigne d'entendre le sulfureux Alain Kan et ses vociférations. Le groupe Gazoline, rare sur scène, est accompagné, ce soir, par Hugues et Fred Chichin. Mais au Gibus, c'est souvent le boxon : pogos survoltés, bouteilles de bière qui volent sur scène, crachats, amples explosés... Pour tromper son ennui, ce «no future» adolescent, il n'y a plus qu'à fuir et s'étourdir, danser et s'abandonner au rock. Avant de se noyer dans la nuit, Daniel entend les cris de Kan qui lui fouettent les tympans : «Le wimpy du dimanche manque de vitamines / Président aux idées stupides / Je veux tuer les heures à coups de barre à mine / Drôle d'éclair je m'envoie en l'air / Surtout quand y a du talc au fond de ma cuillère». ■

* Avec l'aimable autorisation de Béton Vibré.